Deux générations de militantisme journalistique féministe avec *Québécoises deboutte !* (1969-1974) et *La vie en rose* (1980-1987)

*Two Generations of Feminist and Journalistic Activism with Québécoises
deboutte ! (1969-1974) and La vie en rose (1980-1987)*

Jacinthe Michaud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eccs/3526>

DOI : 10.4000/eccs.3526

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2020

Pagination : 155-174

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Jacinthe Michaud, « Deux générations de militantisme journalistique féministe avec *Québécoises deboutte !* (1969-1974) et *La vie en rose* (1980-1987) », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 88 | 2020, mis en ligne le 01 juin 2021, consulté le 11 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/3526> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.3526>

Deux générations de militantisme journalistique féministe avec *Québécoises deboutte !* (1969-1974) et *La vie en rose* (1980-1987)

Jacinthe MICHAUD, Université York¹

Cet article fait l'analyse critique de l'action des revues féministes au sein du féminisme québécois dans les années 1970 et 1980. À cette époque, les revues, dont *Québécoises deboutte !* (1969-1974) et *La vie en rose* (1980-1987), servaient de laboratoires pour l'élaboration d'idées et d'analyses nouvelles, lesquelles étaient ensuite mises en circulation sur le terrain des luttes. C'est à travers l'évolution des revues, les thèmes abordés dans leurs pages et la manière dont ceux-ci sont traités que nous pouvons observer la transformation du féminisme et des collectives de femmes à partir de la fin des années 1960 jusqu'au milieu des années 1980. L'article revient sur cette génération de militantes qui ont créé des revues pour les mettre au cœur du féminisme québécois et de certains de ses courants de pensée et qui ont réfléchi à l'importance d'une presse féministe de contre-information. Une place particulière est réservée à la *La vie en rose* qui a initié une rupture avec les groupes de femmes, tout en se voulant la nouvelle avant-garde du féminisme. Une discussion clôt cet article sur la place des revues à l'intérieur des féminismes et de leur déplacement vers la périphérie du mouvement, ce qui a entraîné une rupture – sans doute partielle et/ou temporaire – entre la culture et le politique.

This article proposes a critical analysis of feminist journals within Québécois feminism during the 1970s and the 1980s. During that time period, journals like *Québécoises deboutte !* (1969-1974) and *La vie en rose* (1980-1987) were laboratories for new ideas and analyses, and these ideas, in turn, were transmitted to inform political struggles. The transformation of feminism and women's collectives from the end of the 1960s until the middle of the 1980s is observed through the evolution of these journals, the themes they addressed and the ways in which they dealt with such issues. The article revisits the generation of feminist activists who created these journals, who were successful in positioning them at the heart of their movement and of multiple ways of thinking, and who reflected on the importance of a counter-information press. More specifically, *La vie en rose* is highlighted as it is a journal that provoked a rupture with women's groups while attempting to create a new feminist "avant-garde". The article ends with a discussion of the place of feminist journals within feminism and their displacement to the periphery of the movement, hence provoking a rupture – partial and/or temporary – between the cultural and the political spheres.

Même si elles sont éphémères, les revues, les émissions de radio, les maisons d'édition, les pièces de théâtre, les expositions d'arts visuels ont laissé des traces dans les archives individuelles ou collectives des mouvements féministes contemporains. Cet article fait une place toute particulière aux revues du Québec des années 1970 et 1980, à une époque où elles servaient de laboratoires d'idées et d'analyses qui étaient par la suite mises en circulation sur le terrain des luttes politiques. À travers les revues et leur contenu, nous

¹ Cet article a bénéficié de plusieurs subventions de l'Université York et du Collège Universitaire de Glendon (York).

pouvons observer l'évolution des féminismes², de la fin des années 1960 jusqu'au milieu des années 1980.

À cette époque, le mouvement féministe québécois côtoyait d'autres mouvements politiques lesquels ont été des acteurs importants dans la formation des discours et des pratiques des militantes. C'est cours des années 1960 que la nouvelle gauche et ses multiples courants politiques – marxiste, socialiste, Tiers-mondiste et contre-culturel – donnent le ton avec la revue *Parti Pris* (1963-1968), la publication la plus influente sur les plans intellectuel et politique. *Parti Pris* a été de tous les débats sur le renouvellement d'un nationalisme de gauche et résolument moderne au Québec (BEAUDRY 1990, 260). Plusieurs féministes de cette génération étaient des lectrices de *Parti Pris* et partageaient la même vision des luttes politiques (PÉLOQUIN 2007, 248-261). L'État ne s'est pas encore tourné vers les groupes de femmes pour mettre en œuvre ses politiques sur la famille, la santé et les services sociaux : cela viendra plus tard vers le milieu des années 1980 (MICHAUD 1992 ; 1996 ; 1997 ; 2000). Pour l'heure, ce qui émerge des pages de la presse féministe naissante, ce sont des termes de référence empruntés à l'idéologie marxiste, aux discours contre l'impérialisme américain, à la contre-culture et bien sûr au nationalisme promu par la nouvelle gauche. Une première génération de revues est mise au centre des stratégies du mouvement féministe et celles qui les conçoivent font l'expérience de plusieurs formes de militantisme. À mesure que le mouvement se développe et que les féministes renforcent leurs discours théoriques contre le patriarcat et l'exploitation des femmes, une deuxième génération émerge vers la fin des années 1970 et le début des années 1980. Si le nombre des groupes de femmes a considérablement augmenté partout dans les régions, ouvrant ainsi la voie à la spécialisation sur des enjeux spécifiques, le nombre de titres que compte la presse féministe, reste stable. De sorte que, du centre où elles étaient une décennie plus tôt, les revues se retrouvent désormais à la périphérie du mouvement des femmes.

Cet article ne fait pas l'examen exhaustif des revues féministes québécoises ni même de leur contenu. Il se limite à l'analyse de la transition entre deux générations de militantes qui ont créé les revues dont les deux plus emblématiques du féminisme québécois que sont *Québécoises deboutte !* (1969-1974) et *La vie en rose (LVR)* (1980-1987). Sans le faire d'une manière directe et même soutenue, ces deux publications échangent des idées et des analyses avec d'autres acteurs politiques dont des groupes de la nouvelle gauche. Elles le

² Sans être systématique, l'usage du pluriel de « féminismes » sert à souligner la grande pluralité de ces mouvements à une époque où ils se perçoivent comme homogènes et inclusifs de toutes les luttes.

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

font bien sûr de manière très différenciée : le lancement de *LVR*, insérée entre les pages du *Temps Fou (TF)* (1978-1983) – représentatif d’une gauche alternative et soi-disant inclusive des luttes des femmes – ne découle-t-il pas d’une autre manière de poursuivre ce type d’échange même si cette revue entend prendre ses distances vis-à-vis les groupes de femmes? Il révèle en tout cas la complexité de la conjoncture politique de l’époque (DES RIVIÈRES 1995 ; MICHAUD 2010 ; 2012 ; 2016).

Ces relations plus ou moins soutenues avec la gauche, particulièrement la nouvelle gauche, mettent en lumière des activités de « double militance », concept formulé par les féministes italiennes pour caractériser la participation dans plusieurs lieux de luttes à la fois. Certes, ce ne sont pas toutes les féministes québécoises qui ont fait l’expérience de traverser les frontières des mouvements politiques. Mais celles qui l’ont fait poursuivaient deux objectifs : à l’intérieur des mouvements de gauche, elles cherchaient à disséminer les principes et les analyses féministes avec le but de les transformer et de changer la manière masculine de faire de la politique ; à l’intérieur des collectives féministes et des groupes de femmes, elles s’employaient à sensibiliser les militantes de l’importance de s’impliquer dans les luttes politiques, culturelles et économiques menées par les groupes de gauche (LILI et VALANTINI 1979). Mais même si toutes n’ont pas eu à pratiquer – et aussi à défendre – ces activités de double allégeance, l’ensemble du mouvement a ressenti les effets de leur action sur le plan discursif, voire stratégique.

La première partie de cet article revient sur la première génération de militantes qui ont créé les revues et les ont mises au cœur du féminisme québécois et de ses courants de pensée. Cette génération a senti l’importance de créer une presse féministe de contre-information capable de riposter aux médias traditionnels hostiles à la cause des femmes et au féminisme (BERGERON 2011a; 2011b). La seconde partie fait une place particulière à *La Vie en Rose* qui a opéré une sorte de rupture avec les groupes de femmes. *LVR* qui a cherché à être la nouvelle avant-garde du féminisme au Québec a connu un succès immédiat quoique « plus intellectuel que populaire » (DES RIVIÈRES 1995 : 127). Finalement, une discussion sur la place des revues à l’intérieur des féminismes clôt cet article. Il y est question de leur déplacement vers la périphérie du mouvement, ce qui entraîne une rupture – sans doute partielle et/ou temporaire – de la culture et du/de la politique : car au fur et à mesure que la nouvelle gauche perd de sa force de mobilisation et d’attraction, la presse féministe se spécialise. Les quelques titres qui parviennent à survivre un certain nombre d’années consacrent une bonne partie de leurs énergies à la recherche de fonds qui les obligent à se conformer à des programmes de financement, surtout

gouvernementaux, qui leur demandent de choisir, soit un contenu à caractère social et politique, soit un contenu culturel et littéraire (GODARD 2002).

1) Les revues québécoises avant l'arrivée de *La Vie en Rose*

Dans les années 1970, le mouvement féministe pouvait compter sur un tout petit nombre de collectives, le terme que plusieurs groupes de femmes utilisaient alors. Comme tout mouvement politique de l'époque, l'identité et la capacité politique de mobilisation du féminisme reposent sur la production de textes théoriques qui sont diffusés de manières diverses, le plus souvent par l'intermédiaire de revues créées par le mouvement : *Québécoises deboutte !*, *Les têtes de pioche* (1976-1979) et *Pluri-elles/Des luttes et des rires* (1977-1981) ainsi que d'autres titres situés hors de Montréal ont participé à cette construction identitaire. Le premier titre de la série, *Québécoises deboutte !*, paru de 1969-1971 puis de 1971-1974, était la propriété du Centre des femmes (CdF) un des premiers groupes féministes de Montréal. Vers le milieu des années 1970, les revues, comme *Les têtes de pioche* et *Pluri-elles/Des luttes et des rires*, deviennent des groupes de femmes à part entière et s'identifient souvent à l'un ou l'autre des courants féministes du moment. Les femmes qui écrivent dans leurs pages ne sont pas des journalistes professionnelles – certaines réussiront dans les milieux de la presse conventionnelle à la suite de cette expérience – mais des militantes qui se servent de ce forum pour faire circuler des analyses et des pratiques issues des premiers groupes de femmes. Cette première génération de revues féministes occupe une place centrale au sein du mouvement. Elle s'emploie au travail de contre-information, c'est-à-dire à déconstruire ce que les médias traditionnels véhiculent sur les femmes et le féminisme et aussi proposer des textes d'analyse qui se démarquent de la gauche politique sur le plan des idées (BERGERON 2011a).

La presse féministe au Québec ne compte alors qu'un petit nombre de titres comparativement à d'autres pays comme la France et l'Italie. Cette presse adopte deux types de stratégies pour atteindre son lectorat. Une première stratégie consiste à ne s'adresser qu'aux militantes, considérées comme les seules habilitées à définir les contenus et les orientations de l'information devant circuler chez les militantes des groupes de femmes. Une deuxième stratégie vise au contraire à sortir des frontières du mouvement et à cibler un lectorat plus large, hors du petit cercle des militantes acquis d'avance, mais en gardant un contenu féministe très clair. Dans cette deuxième catégorie, on trouve une constellation de petites revues dont certaines de leurs membres pratiquent un militantisme de « double allégeance » ou de « double militance », c'est-à-dire des féministes qui militent simultanément dans les groupes de femmes et dans certains groupes politiques mixtes et à dominance masculine. Ces femmes qui

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

traversent les frontières des mouvements politiques adoptent une conception du monde et une manière d'être au monde que des chercheuses italiennes n'ont pas hésité à qualifier de « schizophréniques » (LILI et VALANTINI 1979) tant cette expérience met en lumière des situations parfois difficiles dont celle d'être accusées de trahir le féminisme en raison de leur double allégeance et de recourir à une mentalité masculine dans leurs façons de concevoir l'action collective dans les groupes de femmes (FRAIRE 1977 ; 2002 ; LILI et VALANTINI 1979 ; ZUFFA 1987 ; PETRICOLA 2005).

Nous verrons dans la partie suivante que *LVR* présente une tout autre approche de l'information/contre-information féministe dans la mesure où elle refuse d'être le porte-parole des groupes de femmes. Ce faisant, cette revue s'est elle aussi attiré des critiques, dont celles d'être détachées des orientations du mouvement en disséminant un contenu non informé des activités qui se déroulent quotidiennement sur le terrain des pratiques féministes. Cette attitude, *LVR* la maintiendra jusqu'en 1987 quand elle en appellera au soutien des groupes de femmes en espérant sortir de la crise qu'elle traversait (DUPONT et al. 1979-1980 ; D'AMOURS 1988 ; BERGERON 2011b ; MICHAUD 2012).

En refaisant le chemin parcouru, depuis *Québécoises deboutte !*, propriété du CdF, jusqu'à *LVR*, la voix féministe la plus indépendante de toute influence extérieure et qu'aucun groupe de femmes n'aurait pu ou su contrôler, nous pouvons observer un certain déplacement des revues, du centre vers la périphérie du mouvement : la dissémination des groupes de femmes à travers tout le Québec a fait en sorte que l'espace occupé par la presse féministe s'est considérablement rétréci. De plus, les pressions constantes exercées sur les revues pour qu'elles offrent un journalisme de haute qualité à un lectorat devenu plus exigeant et la recherche du professionnalisme en matière de communication de l'information sont devenues, avec le temps, le centre des préoccupations des journalistes féministes, surpassant tous les autres objectifs. Mais même restreinte, la presse féministe québécoise conserve sa pugnacité à amener les débats sur la place publique/politique et la même capacité à se faire connaître hors des frontières nationales. De sorte qu'au fil des ans, il est devenu plus facile pour une revue telle que *LVR* de prendre ses distances avec les groupes de femmes, même si ceux-ci demandent qu'elle les représente et soit leur porte-parole.

Le bref exposé qui suit se limite à quelques titres montréalais et à une petite revue de Québec. Il n'inclut pas les espaces créatifs et innovants des régions. Le parcours pourrait ressembler au visionnement d'un film ou d'une pièce jouée par une compagnie de théâtre alternative ; chaque revue offre une

succession d'actes et d'intermissions, avec des personnages de la vie réelle jouant leur rôle avec beaucoup d'intensité et de détermination. Même si la revue *Québécoises deboutte !* n'a pas les moyens de voyager dans les régions, elle rayonne largement sur tout le territoire québécois. Elle sortira en tout 10 numéros en incluant le seul numéro conçu par le Front de libération des femmes du Québec (FLFQ), le groupe féministe qui l'a créée avant de disparaître en 1971. Reprise par le CdF, le contenu est substantiel sur le plan analytique. *Québécoises deboutte !* fait aussi l'expérience d'une réelle capacité d'interaction avec d'autres groupes politiques liés à des courants de la nouvelle gauche et écrit sur la vie des femmes d'une manière qu'aucune autre presse progressiste ou alternative n'avait utilisée jusque-là. Certes, le CdF qui contrôle la revue a bien d'autres questions à gérer, comme la lutte pour l'avortement et la mise sur pied de garderies par exemple. Et c'est à partir de ces luttes que *Québécoises deboutte !* propose ses analyses sur l'oppression des femmes comme toute bonne formation d'avant-garde se doit de le faire. Avec sa revue, CdF s'impose alors comme une cheffe de file du féminisme québécois (O'LEARY et TOUPIN 1982, 171-173 ; 1983, 8) et entend se faire respecter d'autres mouvements politiques de la gauche québécoise. Page après page, *Québécoises deboutte !* s'évertue à présenter des textes complexes sur l'oppression des femmes de classe ouvrière mais avec des termes qui ressemblent à une transposition de l'orthodoxie marxiste sur l'exploitation capitaliste du prolétariat. La revue reçoit une vaste correspondance avec des demandes qu'elle n'est pas toujours en mesure de satisfaire. Très vite, celles qui font *Québécoises deboutte !* éprouvent des doutes sur leur capacité de toucher un lectorat qu'elles ne connaissent pas vraiment. En septembre 1973, la revue propose un questionnaire, espérant cerner la pensée de ses lectrices. Les données publiées dans le numéro de mars 1974 ne donnent pas beaucoup d'information sur cette collecte de données. Une sorte de revirement se produit alors : l'équipe éditoriale annonce qu'à l'avenir, la revue publiera moins d'articles théoriques et décide de partir en vacances pour quelques mois : *Québécoises deboutte !* ne devait plus jamais paraître (QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! 1974, 3).

De son côté, *Les têtes de pioche* entend informer les Québécoises sur les luttes féministes, à augmenter leur conscience sur les discriminations dont elles sont l'objet et ainsi mettre fin à leur sentiment d'impuissance (TÊTES DE PIOCHE 1976, 2). Créée à l'automne 1975, elle sort son premier numéro en mars 1976 : il y en aura en tout 23 au cours de ses trois ans d'existence. *Les têtes de pioche* affirme être la voix du féminisme radical et le chef de file de la lutte contre le patriarcat au Québec (TÊTES DE PIOCHE 1976, 2). Dans les faits, la revue s'adresse à un petit cercle d'initiales, freinée sans doute dans son action par un contexte fort peu favorable au féminisme radical : des segments

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

importants du mouvement des femmes restent engagés dans des luttes politiques menées par la nouvelle gauche, empêchant ce courant d'émerger avec force. De plus, la revue aurait pu devenir un espace de théorisation sur la différence sexuelle comme cela se faisait en France avec « Psychologie et Politique » et en Italie avec la « Librairie des femmes de Milan ». Mais à l'époque, cette tendance féministe ne trouve pas son plein développement dans les pages de *Têtes de pioche* en dépit du nombre de ses collaboratrices qui, ayant séjourné en France, en sont revenues avec de nombreux textes. Si la théorie de la différence sexuelle a bel et bien été débattue au Québec, cela s'est fait au sein de petits cercles d'initiées des milieux universitaires et littéraires.

À l'opposé, *Pluri-elles*, renommée *Des luttes et des rires* en 1979, se donne le mandat de combler le vide laissé par *Québécoises deboutte !* Cette revue publie en tout 21 numéros. Ses conceptrices sont pour l'essentiel impliquées dans d'autres groupes de femmes cependant qu'elles affirment n'avoir aucune intention d'être une sorte avant-garde féministe (LOUISE et al. 1979, 63). Ce que veut *Pluri-elles/Des luttes et des rires*, c'est défendre l'autonomie des groupes de femmes vis-à-vis des groupes de gauche et des syndicats et les mobiliser pour qu'ils s'impliquent dans l'élaboration de son contenu journalistique. La revue s'efforce donc de créer un espace d'échange d'information et de solidarité (PLURI-ELLES 1977a, 2 ; PLURI-ELLES 1977b, 10). Cet aspect du mandat de *Pluri-elles/Des luttes et des rires* est particulièrement difficile à atteindre tant les énergies et les ressources des groupes de femmes sont entièrement mobilisées en interne. Ainsi, même en se constituant comme une collective féministe autonome, *Pluri-elles/Des luttes et des rires* n'arrive pas à faire en sorte que les réseaux qui lui sont proches s'enthousiasment autour de la création d'une structure féministe d'information stable et efficace (PLURI-ELLES 1978b). Malgré tout, la revue arrive à publier une réflexion critique sur ce que signifie posséder un organe de presse à contre-courant des médias de communication conventionnels. Le numéro, « Les femmes et l'information : une lutte constante, un besoin fondamental » (DES LUTTES ET DES RIRES 1980) expose les difficultés d'accès à l'information, présente une sorte de cartographie de la presse féministe anglophone au Canada et dans le monde occidental, identifie les publications féministes en activité et informe sur le processus technique de la fabrication de l'information écrite et radiophonique à Montréal et à Québec.

Enfin, *Marie-Géographie* (1984-1987) de la ville de Québec se situe au carrefour des tendances proposées par *Les têtes de pioche* et *Pluri-elles/Des luttes et des rires*. Cette revue n'a publié que 12 numéros, en plus de nombreux documents d'analyse sur les relations entre les groupes de femmes et les

syndicats. Car avant de publier trois numéros tous les ans, *Marie-Géographie* produisait des revues de presse; concevait des affiches, dont *Les affiches en colère* et plusieurs autres textes. Le document, *D'un 8 Mars à l'Autre* (1982), est le résultat d'une recherche approfondie sur les rapports entre les groupes de femmes de la région et les syndicats lors d'événements publics/politiques comme la célébration des « 8 mars » où les syndicats, forts d'être les principaux pourvoyeurs du financement des activités, exigent d'avoir leur mot à dire sur le contenu des ateliers thématiques. Les membres de *Marie-Géographie* proviennent d'horizons politiques divers et sont impliquées dans plusieurs groupes et partis politiques de gauche de la région de Québec. Celles-ci vivent l'expérience d'une « double militance » et traversent les frontières des allégeances, des partis politiques et des mouvements de gauche. Leurs engagements militants jalonnent les pages de la revue avec le souci d'informer sur toutes les luttes (MARIE-GÉOGRAPHIE 1982).

2) Non, avec *La vie en rose*, le féminisme n'est pas en crise

En mars '80, un numéro rétro.
 Nous secouerons la décennie jusqu'à
 ce qu'il en tombe 24 pages.
 Une interprétation inédite des années '70,
 à ne pas manquer
 (DUPONT et al. 1979 – 1980 [s.p.])

Si *Québécoises deboutte !* a été l'instrument d'in/formation et la propriété du CdF, si les *Têtes de pioche* a été la voix du féminisme radical, si *Pluri-elles/Des luttes et des rires* a cherché à défendre l'autonomie des groupes de femmes avec certitude et confiance, et si *Marie-Géographie* a été exemplaire de la double militance, *La vie en rose* pour sa part a représenté un féminisme résolument moderne, imperméable aux crises qui secouaient la gauche à la même époque, et défendu son autonomie contre toute forme d'ingérence extérieure. La deuxième génération de la presse féministe, dont *LVR* est exemplaire, est caractéristique de deux types de ruptures. La première rupture se joue avec les groupes de femmes avec lesquelles la revue refuse de jouer les intellectuelles organiques : les journalistes et collaboratrices de *LVR* sont certes des militantes et plusieurs d'entre elles sont membres de collectives féministes. Mais même si elles se sentent redevables au féminisme de leur avoir donné des termes de référence idéologiques et politiques, autres que ceux habituellement fournis par la gauche, elles n'ont pas nécessairement le même élan vis-à-vis les groupes de femmes. La deuxième rupture se fera avec les groupes de gauche, comme nous le verrons plus loin. Mais examinons d'abord si la distance

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

affirmée vis-à-vis les groupes de femmes a été un facteur négatif dans la survie de *LVR*.

Dans son article « De quoi *La vie en rose* est-elle morte? » publié en 1988 dans la *Gazette des femmes*, Martine D'Amours démêle l'écheveau de la mort subite de *LVR* en ne négligeant aucun facteur : 1) retour à l'individualisme (21) – non pas tant l'individualisme de la revue elle-même, mais celui toujours plus perceptible de la société québécoise – lequel a attiré chez *LVR* une nouvelle vague de lectrices pour qui le féminisme des années 1970 n'inspire plus grand-chose ; 2) le fait que la rédaction ait négligé pendant trop longtemps la dimension entrepreneuriale ; 3) le souci toujours permanent de préserver l'autonomie, quitte à négliger les réseaux de solidarité (22). Cependant, si l'absence de liens organiques avec les groupes de femmes en a fait sourciller plusieurs, il faut tout de même admettre que *LVR* a bien vécu sans ces attaches : une période de sept années de publication est tout à fait respectable dans le milieu de la presse alternative et progressiste. Dans les années 1970 et 1980, il y a peu de revues féministes, au Québec ou ailleurs, qui ont réussi à publier sur une période aussi longue. De plus, lorsque *LVR* apparaît sur la scène de l'édition féministe, le contexte politique est complètement transformé comparativement à l'époque qui a vu naître *Québécoises deboutte !* : un tournant brusque vers le néo-libéralisme est en train de s'opérer cependant que personne ne se doute encore de l'impact dévastateur que ce virage allait avoir sur les services publics. Est-ce ce contexte politique qui fait que *LVR* adopte dès le départ le ton du féminisme libéral, tout en flirtant avec une sorte de féminisme radical teinté d'une conscience sociale et politique ?

Lorsque *LVR* annonce son arrivée sur une seule page, non numérotée et insérée dans le numéro de décembre-janvier (1979-1980) de la revue de gauche, *Temps Fou (TF)*, elle le fait avec un ton qui est sans équivoque : rupture avec la droite, le capitalisme, la religion, les idéologies, la gauche et l'extrême gauche. Des cibles habituelles donc, mais aussi, chose surprenante, avec les groupes de femmes ! Si les conceptrices de la revue à venir se posent en défenderesses du féminisme, elles n'ont pas pour autant l'intention de promouvoir les pratiques du mouvement des femmes ni même d'en être son porte-parole (DES RIVIÈRES 1995, 131) :

Nous sommes tannées d'un certain féminisme moralisateur, « ghettoïsant » et pudique, d'un autre qui prône une sororité universelle et qui cherche encore des déesses et des prophètes ; de ne parler qu'entre nous et de nous enfermer dans ce que nous avons réussi péniblement à faire connaître comme des « affaires de femmes ». Nous sommes

féministes mais nous sommes tannées du ton lyrant qu'on s'est forcées d'adopter pour dénoncer les injustices et l'oppression, du rétrécissement en quatre ou cinq revendications d'un mouvement qui aspire à sa liberté ; tannées de laisser le pouvoir définir le féminisme, en faire un épouvantail à moineau ou l'unique voie de salut pour l'humanité, en nous abandonnant tout le travail comme d'habitude ; tannées d'être au service de tous et de chacun et même des groupes de femmes (DUPONT et al. 1979-1980).

Les conceptrices de la nouvelle revue ont envie de rire pour une fois, d'avoir du plaisir à la faire et surtout d'être indépendantes, ce qui est sans conteste l'objectif le plus important qu'elles se donnent (DES RIVIÈRES 1995, 128). *LVR* affiche une volonté qui n'est pas tant de reprendre à son compte ce que prône le mouvement des femmes – qu'elle veut par ailleurs défendre (DUPONT et al 1979-1980) – mais de réclamer le féminisme en son nom propre, à l'intérieur d'un type de journalisme qui fera sa marque durant les sept années à venir (DES RIVIÈRES 1995). En effet, *LVR* ne s'empêchera pas d'avoir un parti pris pour les groupes autonomes de femmes et à plusieurs reprises, elle prendra fait et cause pour leurs luttes, même si elle ne leur fera pas de place particulière dans ses pages : la revue gardera jusqu'à la fin cette ligne de conduite de n'être le porte-parole de personne (BERGERON 2011b), même dans les moments de grandes tensions, venues de l'extérieur comme de l'intérieur, ce qui finira par la déchirer.

Mais c'est la rupture avec la gauche sous toutes ses formes qui est sans doute la plus marquante. Au moment où la revue profite du rayonnement du *TF* pour se faire connaître, elle s'insurge contre la récupération du féminisme par une certaine gauche apparemment plus inclusive de toutes les luttes (RAYMOND 1980, 10-11) et contre la désinvolture avec laquelle celle-ci agit dans les moments critiques comme lors du référendum de 1980 ; une attitude, écrivent-elles, qui finit toujours par laisser la porte ouverte à la droite (*LVR* 1980a, 5). Un an plus tard, pour célébrer son premier numéro en mars 1981, hors des pages du *TF*, *LVR* écrit un éditorial où elle réaffirme son indépendance (*LVR* 1981). Le ton y est déjà plus nuancé en ce qui concerne les groupes de femmes. Le thème de la journée internationale du « 8 mars » est repris, réaffirmant « la nécessité de l'organisation politique des femmes » (*LVR* 1981, 3). La volonté de rupture avec toutes formes d'alliance institutionnelle, qu'elles soient étatiques ou de gauche, reste cependant la même :

Nous ignorons le spectre des intérêts supérieurs, nous n'avons pas à nous taire pour rester dans le parti ou pour garder notre emploi. Liberté de parole. Nous n'avons pas à attendre après le référendum, après les

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

élections, après les négociations ou après la révolution pour faire ce que nous voulons. Liberté d'action (LVR 1981, 3).

LVR s'affirme comme « *l'ici et le maintenant* » des luttes à venir et fait front contre toutes attaques antiféministes. Pour cette revue, le féminisme n'est pas en crise. Il est l'organisateur de ses paroles et de ses actions et *LVR* n'a de cesse de dénoncer les fossoyeurs, les ennemis de toujours et les sceptiques qu'elles débusquent surtout parmi les biens pensants. Pour tous ceux qui affirment qu'il n'existe plus de groupes radicaux, *LVR* clame son désaccord ; là où d'autres voient désorganisation et absence de mobilisation, elle y voit un déploiement tentaculaire du discours et des pratiques féministes (LVR 1983, 5 ; 70). Et à ces autres voix qui exigent de *LVR* plus de radicalité, plus d'analyses et de théories, la revue propose un projet résolument ancré dans la modernité. *LVR* est caractéristique d'une presse féministe alternative et militante par opposition à une presse d'opinion et de simple actualité ; une presse qui force les débats et les prises de position ; qui refuse de conforter les mentalités dans des lieux communs. La revue propose une autre manière d'être loyale au féminisme, qui a été sa marque jusqu'à la fin ; un type de féminisme qui sort de ses frontières locales et nationales.

Ce qui est intéressant dans cette rupture avec la gauche – et dans un sens, relativise les distances que la revue prend avec les groupes de femmes – c'est que *LVR* en appelle à une sorte de renouvellement d'une avant-garde féministe, du type de celle qui englobe toutes les luttes pour mieux les enserrer à l'intérieur des frontières du mouvement (PELLETIER, 1985 ; GUÉNETTE, 1985b). Mais une telle approche n'est pas partagée par tout le monde. Plusieurs reprochent à la revue son ton libéral et individualiste. Les articles qui relatent des conditions de vie des femmes du Tiers-monde, même si bien documentées et traitées de façon rigoureuse, sont surtout descriptifs et conçus de manière à ne pas remettre pas en question la domination d'un féminisme qui défend les privilèges des femmes blanches, hétérosexuelles, de classe moyenne et urbaine. *LVR* a été célèbre au Québec pour ses interviews de personnalités féminines de France et des États-Unis comme Simone de Beauvoir, Benoîte Groulx, Kate Millet, Marguerite Duras et pour ses rencontres avec des femmes du monde des affaires comme Louise Beaudoin ou de la politique avec Lise Payette et Pauline Marois. Ces entrevues provoquent plusieurs critiques : pour certaines lectrices, *LVR* accorde trop de place à des femmes blanches qui ne sont pas connues pour être féministes : il y a très peu – s'il y en a eu – des personnalités de couleur qui ont fait l'objet du même traitement de faveur.

Davantage que les vedettes de la politique, du monde des affaires et de la littérature, ce sont les thèmes tels que la pornographie qui soulèvent la controverse. Pourtant, même si en apparence *LVR* sait écrire sans puritanisme, déclenchant des réactions à la fois outrées et admiratives, elle ne fait pas bouger les lignes sur l'hétérosexualité. Il est vrai que son dossier sur l'érotisme représente un moment fort, provoquant de vifs débats chez son lectorat, mais aussi au sein même de la rédaction. La revue peut se le permettre : depuis ses débuts, *LVR* parodie les tabloids et les publications pornographiques, genre *Play Boy* et ses propres pages de caricatures érotiques. Certes, la sexualité est devenue le terrain contesté et riche en contradictions que le mouvement des femmes a rendu visible dans l'espace public et politique, mais d'une manière tout à fait différente. Là encore, *LVR* se démarque des groupes de femmes en abordant la pornographie et l'érotisme avec désinvolture ; ses montages visuels et ses essais littéraires dirigent le regard des femmes vers les hommes pour les troubler. Elle provoque le malaise comme lorsque la revue publie une courte nouvelle, *Histoire de Q*, « qui est davantage une fable moralisante qu'un texte érotisant : si *Histoire d'O* représente ce qui arrive lorsqu'une femme qui aime trop, *Histoire de Q* montre ce qu'il arrive lorsqu'un homme n'aime pas » (DANDURAND 1985 : 37 ; DES RIVIÈRES 1995, 132). Les lettres adressées à la rédaction de *LVR* démontrent que son lectorat est aussi divisé que les responsables de la revue l'ont été au moment de décider si oui ou non il est approprié de publier une nouvelle qui fait vivre à un homme les mêmes tortures que les femmes subissent dans la pornographie.

Mais si le sujet des hommes revient régulièrement – avec des thèmes comme l'amour et la paternité, les chums et la relation au père – ce sont surtout les hommes roses qui occupent une place de choix. Ceux-ci, avec le temps et la conjoncture politique, ont supplanté les hommes de gauche. Le ton cependant n'a rien à voir avec une quelconque quête de reconnaissance. La revue-miroir des féministes modernes des années 1980 – surtout celles qui ont vécu la décennie précédente avec ses théories radicales sur la fin du patriarcat, la sexualité et les avortements illégaux, mais pratiqués hors de la clandestinité et du secret – n'est pas d'humeur à quémander. Elle montre ce que les femmes sont en droit d'exiger et se doivent de prendre.

Pourtant, malgré le traitement audacieux accordé à l'érotisme, on ne peut pas dire que *LVR* ait été obsédée par la sexualité. Certes, les lectrices se voient proposer des thèmes comme, « Aimons-nous les hommes ? » (*LVR* 1982, 4-5), numéro où plusieurs articles présentent une conception de l'hétérosexualité inspirée des thèses d'Adrienne Rich. L'hétérosexualité, y lit-on, ce n'est pas un choix, mais un mode de vie obligatoire en même temps qu'une institution, ce qui ne veut pas dire la même chose pour les femmes que pour les hommes.

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

Aujourd'hui, de tels propos sont devenus ennuyeux, mais à l'époque *LVR* ne rate jamais une occasion d'ironiser : « Quels hommes au juste demande-t-on aux femmes d'aimer ? » (4) Et la plume de changer de ton pour devenir plus caustique à l'énoncé des violences quotidiennes, au travail, dans la rue comme dans le secret de la vie privée. Si l'hétérosexualité est l'ornière qui mène droit au travail ménager non payé, l'affirmation lesbienne devient une sorte de désobéissance, une rébellion fondamentale et un refus catégorique de ce mode de vie obligatoire. Ce n'est pas la même chose que la haine envers les hommes, car la présence des lesbiennes donne à toutes femmes la possibilité de vivre l'hétérosexualité avec plus de liberté et moins d'obligation : ultimement la liberté de choisir (5). Dans le traitement de cette question, « Aimons-nous les hommes? », les lesbiennes occupent une bonne place dans le dossier d'une vingtaine de pages avec des échanges et des textes personnels et politiques. Le féminisme n'est pas épargné dans la marginalisation de la sexualité lesbienne : « l'hétérosexualité-oppression » et le « lesbianisme-invisibilité », telles sont les polarités binaires structurant les prises de paroles indissociables des luttes politiques de l'époque, mais qui restent malgré tout en marge de la sexualité institutionnelle.

Dans l'ensemble, et à l'instar d'autres revues québécoises, *LVR* fait appel à un lectorat imaginé et construit majoritairement autour du prototype de la femme blanche hétérosexuelle ; le prototype du sujet-politique qui montre sa force face au pouvoir, incluant le pouvoir de la gauche et de l'idéologie marxiste. Elle ne s'excusera jamais de prendre le parti de la cause des femmes et ne se gêne pas pour réclamer une transformation radicale des conditions d'existence et surtout d'exiger une autre manière de faire de la politique.

3) Défense identitaire et efforts de théorisation à travers les revues : une discussion

Dans les années 1960 et 1970, les revues issues des mouvements de gauche et des mouvements féministes ont servi de laboratoires d'idées et de théories innovantes lesquelles, une fois mises en circulation, étaient débattues, critiquées, transformées et/ou rejetées (RUTTER 1990 ; FORTIN 1993, 8 ; DES RIVIÈRES, 1995 ; GODARD 2002 ; BALESTRINI et MORONI 2008, 587 ; MICHAUD 2010, 31). Ces revues couvraient un spectre idéologique large allant de l'extrême gauche à la contre-culture. Elles affichaient une identité qui leur était propre et qu'elles défendaient âprement sur le terrain des échanges idéologiques où elles étaient constamment produites et reproduites à l'aide d'articles de fond sur la conjoncture politique, économique et sociale, sans oublier la vie quotidienne. Et c'est précisément autour de cet effort discursif

constant qui permettait aux revues de se mesurer à d'autres courants politiques et idéologiques (MARCOLINI 2012, 217).

Les revues sont une source d'information indispensable pour comprendre les terrains des luttes féministes de cette période. Elles sont comme une sorte de filmographie – plus qu'une simple photographie – dévoilant l'évolution du féminisme québécois sur plusieurs décennies. En tant que sources primaires, les revues rapportent des événements et des faits marquants qui ne sont pas toujours disponibles dans les ouvrages spécialisés souvent publiés plusieurs années plus tard. Elles ne sont ni neutres ni objectives : elles servent à saisir les moments féministes et politiques d'un passé contemporain, là où la mémoire des protagonistes reste active sans être nécessairement historique. Les revues sont tout à la fois un instrument et un terrain de luttes sur l'espace public et politique : la fin d'un groupe féministe, même emblématique, signale souvent la fermeture du périodique qui en est issu (PAOLI 2011, 51). Enfin, les revues nous révèlent la force d'interaction existante entre plusieurs titres féministes et ceux d'autres mouvements politiques : la cohabitation des sensibilités – sans être une acceptation totale des idées et des analyses – a façonné les discours des féminismes bien avant que des segments entiers du mouvement des femmes se soient tournés vers l'État dans le but d'influencer ses politiques et revendiquer de nouvelles réformes (MICHAUD 2016).

Car c'est vers la fin de cette période que les revues s'engagent elles aussi dans un processus de spécialisation qui leur permet de s'aventurer sur le terrain de l'État. Ce faisant, et bien qu'involontairement, elles participent au dénouement des liens qui jusque-là rattachaient l'art et la culture avec le/la politique. Dans un article sur les revues québécoises et canadiennes, Barbara Godard (2002) propose une analyse critique et exhaustive des revues féministes au Québec et au Canada, estimant leur nombre à quelque 300 titres. Construisant son cadre théorique à l'intersection de l'économie politique et la sociologie de la production culturelle de Pierre Bourdieu, Godard apporte un nouvel éclairage sur l'insistance des féministes à créer des revues en dépit de l'absence totale de leur valeur marchande :

Feminist periodicals exist outside the dominant mode of capitalist publishing, on the margin and in opposition, both through their borderline position with respect to the marketplace and their commitment to contestatory ideology. These periodicals are developed to further feminist ideologies: they create new circuits for disseminating among women knowledges and practices that seek to transform the feminine condition under which women have been subject to systemic oppression (2002, 212).

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

C'est l'époque où les féministes essaient de réinventer les règles du politique en affirmant que le consensus devait prendre le dessus sur les approches décisionnelles autoritaires ; que les mécanismes organisationnels devaient être débarrassés de toutes velléités de pouvoir hiérarchique ; que la folie et les rêves d'une société radicalement différente devaient prévaloir sur la réalité de l'économie de marché. C'est aussi l'époque où la culture est politique, et même davantage que la politique elle-même. Godard raconte comment les féministes se désintéressent d'une production culturelle soumise à l'économie de marché (211) cependant qu'elles sont piégées par le paradoxe de la dépendance aux subventions étatiques alors qu'elles critiquent l'inadéquation des politiques publiques, en particulier celles qui soutiennent les arts et la culture (209-210). Concernant les stratégies féministes de l'autofinancement, Godard note : « For the fraught situation, negotiated repeatedly, is that support is needed from the very economy that a feminist project of social transformation contests » (212).

Godard n'évoque pas directement la marginalisation progressive de l'art et de la culture au sein des féminismes, mais elle apporte tout de même un certain éclairage sur les mécanismes externes qui y ont contribué : l'un étant l'institutionnalisation des demandes de subvention de plus en plus ciblées sur des projets spécifiques, ce qui force les revues à écarter tout ce qui n'est pas rattaché directement au thème précis pour lequel elles font une demande de fonds. Cette pratique leur assure le financement dont elles ont besoin pour maintenir leur publication, mais n'aide pas à soutenir leurs activités d'opération. Au moment de concevoir un numéro thématique, les revues – et celles qui les font – doivent choisir : séparer les genres littéraires d'avec les questions politiques et sociales (2002 : 221). C'est vers la fin des années 1970 que débute cette façon de procéder, pour aboutir au divorce entre les genres dès le début des années 1990. Dès lors, les périodiques féministes au Canada sont, soit orientés vers le monde des arts et doivent être commercialisables, soit destinés à un public universitaire et spécialisé : les titres qui restent ne sont plus – ne peuvent plus être – la propriété d'un mouvement, d'un courant ou d'un collectif qui avaient contribué à les faire naître dans les années 1970.

Conclusion

Si le Québec n'a pas pu donner naissance à une presse féministe comptant de nombreux titres ancrés dans la durée, il y a quand même eu deux générations militantes qui s'y sont essayées. Une petite presse fragmentée a été présente dans les régions également et il faut reconnaître à certaines revues montréalaises d'avoir tenté de faire de la place à ce qui s'écrivait et grouillait

ailleurs, hors de la grande métropole. Malgré ces quelques efforts, les deux revues les plus emblématiques et représentatives de ces deux générations dévouées à la contre-information féministe, *Québécoises deboutte !* et *La vie en rose*, se sont surtout concentrées sur des événements montréalais. Tout comme *LVR*, *Québécoises deboutte !* a publié des articles de fond et réalisé des entrevues marquantes comme celle avec Selma James et Mariarosa Della Costa en 1973, lors d'une importante conférence nord-américaine sur leur mouvement en faveur du salaire au travail domestique (CENTRE DES FEMMES [1983] (1973), 190-203). Du côté de *LVR*, on a favorisé des reportages sur les féminismes américain et français, lesquels ont imposé leurs modèles aux dépens d'autres types de féminismes hors du monde occidental. Il y avait bien de nombreux articles sur les thèmes et des luttes de libération des femmes d'ailleurs, mais ceux-ci se sont révélés être plus descriptifs qu'analytiques. Les efforts de théorisation des femmes du Tiers-monde, des femmes de couleur, des immigrantes bouleversaient peut-être un peu trop l'équilibre précaire d'un discours identitaire fondé sur un prototype homogène de femmes. Ces luttes ont été placées hors des frontières nationales alors qu'au même moment des organisations créées par des femmes de couleur et des femmes autochtones luttaient pour leur visibilité et leur reconnaissance au sein du mouvement des femmes au Québec (SHIP 1991 ; RICCI 2017 ; 2018).

Néanmoins, et à l'instar de Barbara Godard, nous pouvons affirmer que les idées, les analyses et les théories féministes n'ont pas été conçues pour être commercialisables. Cependant, le nombre de fois qu'elles sont reprises par d'autres ; la manière dont elles sont débattues et discutées à l'intérieur de publications concurrentes ; la distance et les frontières traversées par la théorie de la différence sexuelle, le salaire au travail domestique ou les défis lancés aux lois criminalisant l'avortement : tous ces éléments ont contribué à augmenter la valeur de la revue, qui la première a publié ces analyses. Ces idées originelles offraient des perspectives nouvelles et révolutionnaires en même temps qu'elles étaient des provocations (WEEKS 2011 : 128-134), générant leur flot de réactions positives ou négatives. Polémiques ou clivantes, ces analyses sur la condition des femmes et les luttes féministes ont imposé des manières de voir et ont contribué à réorienter les débats sur le terrain des discours, des pratiques et des stratégies d'action collective. Dès lors, les polémiques qui surgissent au moment de la publication d'un texte ou d'un article visent autant le contenu que la revue qui l'a fait connaître.

Bibliographie

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

BALESTRINI, Nanni and Primo Moroni. 2008. [1988] *L'orda d'oro 1968-1977: la grande ondata rivoluzionaria e creativa politica ed esistenziale*. 5e edition. Milano: Feltrinelli.

BEAUDRY, Lucille. 1990. « Le Marxisme au Québec : une hégémonie intellectuelle en mutation. 1960-1980 ». Dans *Un siècle de Marxisme*, dir.. Lucille Beaudry, Christian Deblock and Jean-Jacques Gislain, 259-279. Sillery : Les Presses de l'Université du Québec.

BERGERON, Marie-Andrée. 2011a. « De *Québécoises deboutte !* à *Jesuisfeministe.com* : croisements politiques et éditoriaux dans la presse des féministes radicales au Québec ». *Mémoires du livre/Studies in Book Culture* 3 (1), <https://doi.org/10.7202/1007571ar>

BERGERON, Marie-Andrée. 2011b. « *La Vie en rose*. 1980-1987. Construction rhétorique d'un leadership ». *Globe : revue internationale d'études québécoises* 14 (2) : 105-120.

CENTRE DES FEMMES. 1983 [1973] « Rencontre avec deux féministes marxistes ». Dans O'LEARY. Véronique et Louise TOUPIN dirs. *Québécoises deboutte !* 2 volumes, collection complète, Montréal : remue-ménage.

D'AMOURS, Martine. 1988. « De quoi *La vie en rose* est-elle morte ? », *La Gazette des femmes* 10 (3) : 20-22.

DANDURAND, Anne. 1985. « Histoire de Q », *La vie en rose*, Tenter l'érotisme, spécial été, no 28, juillet-août, 34-37.

DES LUTTES ET DES RIRES. 1980. « Les femmes et l'information : une lutte constante, un besoin fondamental », *Des luttes et des rires* 3(5) : 21-51.

DES RIVIÈRES, Marie-Josée. 1995. « *La Vie en rose*. 1980-1987 : un magazine féministe haut en couleur », *Recherches féministes* 8 (2) : 127-136.

DUPONT, Sylvie, Ariane EMOND, Lise MOISAN et Francine PELLETIER. 1979-1980. « Faire *La vie en rose* », *Le temps fou*, décembre-janvier-février [s.p.].

FORTIN, Andrée. 1993. *Passage de la modernité : les intellectuels québécois et leurs revues*. Québec : Presses de l'Université Laval.

FRAIRE, Manuella, ed. 2002 [1978]. *Lessico politico delle donne: teorie del femminismo*. Milano: Fondazione Badaracco, Franco Angeli.

JACINTHE MICHAUD

FRAIRE, Manuella. 1977. "Il nostro movimento e il loro". *Quaderni Piacentini* 64: 43-51.

GODARD, Barbara. 2002. "Feminist Periodicals and the Production of Cultural Value: The Canadian Context." *Women's Studies International Forum* 25 (2): 209-223.

GUÉNETTE, Françoise. 1985. « Débat pour un journal », *La vie en rose* 28 :15

La vie en rose (LVR). 1980a. « Dernière heure : référendum ». 2 (juin-juillet-août) : 5.

La vie en rose (LVR). 1980b. « Contre la politique du pire ». 3 (septembre-octobre-novembre) : 5.

La vie en rose (LVR). 1981. « Pour l'autonomie ». 1(1), mars-avril-mai.

La vie en rose (LVR). 1982. « Éditorial : Aimons-nous les hommes ? ». Numéro spécial. L'amour toujours l'amour (juin-juillet-août) :4-5.

La vie en rose (LVR). 1983. « Mort du féminisme ? » 14 (novembre-décembre) : 5 et 70.

LES TÊTES DE PIOCHE. 1976. « Éditorial ». Mars : 2.

LILLI, Laura and Chiara VALENTINI. 1979. *Cara compagne: il femminismo nel PCI e nelle organizzazioni di massa*. Roma: Editore Riuniti.

Louise, Céline, Wendy, Gail, Marie-Josée, Carole, Cécile, Nicole, Chris, et Danièle. 1979. « Un autre son de cloche... » *Des luttes et des rires* 3 (2) : 63.

MARCOLINI, Patrick. 2012. *Le mouvement situationniste : une histoire intellectuelle*. Montreuil : L'Échappée.

MARIE-GÉOGRAPHIE. 1982. *D'un 8 mars à l'autre....* Québec : Marie-Géographie : écrits rebelles, féministes et socialistes. 18 pages.

MICHAUD, Jacinthe. 1992. "The Welfare State and the Problem of Counter-Hegemonic Responses within the Women's Movement." In William K. Carroll ed. *Organizing Dissent: Contemporary Social Movements in Theory and in Practice*, 200-214. Toronto: Garamond Press (first edition).

MICHAUD, Jacinthe. 1996. « Le mouvement féministe sur la santé des femmes : forces et limites de sa formation discursive et des conditions d'émergence du côté de l'espace public ». Dans Dyane, Adam dir. *Femmes*

DEUX GÉNÉRATIONS DE MILITANTISME JOURNALISTIQUE FÉMINISTE AVEC
QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! (1969-1974) ET *LA VIE EN ROSE* (1980-1987)

francophones et pluralisme en milieu minoritaire, 73-88. Actes du Colloque du Réseau des chercheuses de l'Ontario français. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.

MICHAUD. Jacinthe. 1997. « Le mouvement des centres de santé : grandeur et misère de la participation et stratégies politiques de transformation du discours de l'État ». *Nouvelles pratiques sociales* 10 (1) : 97-110.

MICHAUD. Jacinthe. 2000. "The Restructuring of the Health Care System in Quebec: Its Impact on the Women's Health Movement". *Studies in Political Economy* 61: 31-48.

MICHAUD. Jacinthe. 2010. « La reconnaissance des apports théoriques du féminisme dans la presse alternative de gauche : le cas du *Temps fou* ». *Politique et sociétés* 29 (2) :29-45.

MICHAUD. Jacinthe. 2012. « Au *Temps fou* de *La vie en rose* : deux visions féministes des rapports amoureux et du changement social ». *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la femme* 29 (3) : 160-173.

MICHAUD. Jacinthe. 2016. "Synergy between Feminism and the Left: Two Moments in the Genealogy of Feminism as a Political Movement." In William Carroll and Kanchan Sarker eds. *A World to Win: Contemporary Social Movements and Counter-Hegemony*, 342-355. Winnipeg: ARP Books.

O'LEARY. Véronique et Louise TOUPIN. 1982 et 1983. *Québécoises Deboutte !* 2 volumes. Montréal : Éditions du remue-ménage.

PAOLI. Frederica. 2011. *Pratiche di scrittura feminista: la rivista "Differenze" 1976-1982*. Milano: Fondazione Badaracco. FrancoAngeli.

PELLETIER. Francine. 1985. « La mort de l'indépendance ». *La vie en rose* (février) : 5 et 19.

PÉLOQUIN. Marjolaine. 2007. *En prison pour la cause des femmes : la conquête du banc des jurés*. Montréal : Éditions du remue-ménage.

PETRICOLA. Elena. 2005. "Parole da cercare: alcune riflessioni sul rapporto tra femminismo e movimenti politici degli anni settanta". In Terese Bertilotti and Anna Scattigno eds. *Il femminismo degli anni settanta*, 199-224. Roma: Viela.

JACINTHE MICHAUD

PLURI-ELLES. 1977a. « Éditorial : Pourquoi Pluri-elles maintenant ? ». 1 (1) : 2.

PLURI-ELLES. 1977b. « C'est quoi Pluri-elles ». 1 (3) : 10.

PLURI-ELLES. 1978. « Éditorial : Pluri-elles. Un an après des changements s'amorcent ». *Pluri-elles*. 1 (6) juin : 3-5.

QUÉBÉCOISES DEBOUTTE ! 1974. « Pourquoi un journal ». 1 (9) : 2-3.

RAYMOND. Carole. 1980. « Le spectacle de la récupération ». *La vie en rose*. 1 (1) : 10-11.

RICCI. Amanda. 2017. "Contesting the Nation(s): Haitian and Mohak Women's Activism in Montréal". In Barbara Molony and Jennifer Nelson eds. *Women's Activism and "Second Wave" Feminism*, 273-294. London. Oxford. New-York. New Dehli. Sydney: Bloomsbury.

RICCI. Amanda. 2018. « Bâtir une communauté citoyenne : Le militantisme chez les femmes autochtones pendant les années 1960 à 1990 ». *Recherches amérindiennes au Québec* 46 (1) : 75-85.

RUTTER. Itala T.C. 1990. "Feminist Theory as Practice: Italian Feminism and the Work of Teresa de Lauretis and Dacia Maraini". *Women's Studies International Forum* 13 (6): 565-575.

SHIP. Susan. Judith. 1991. « Au-delà de la solidarité féminine ». *Revue québécoise de science politique* 19 : 5-36.

WEEKS. Kathi. 2011. *The Problem with Work: Feminism, Marxism, Antiwork Politics and the Postwork Imaginary*. Durham and London: Duke University Press.

ZUFFA. Gracia. 1987. "Le doppie militanze: donna comunista, donna femminista". *Memoria*: 38-48.